

Une patrouille perdue, hantée par la peur et le doute, qui tente de survivre face aux attaques quotidiennes.



Mertopolitan Filmesport

L'impasse

Adapté du livre à succès de Ron Leshem, « Beaufort » relate les derniers jours précédant l'abandon de Beaufort, citadelle libanaise occupée par Tshahal de 1982 à 2000. Le film est sorti au moment où Israël lançait sa dernière offensive au Liban. Rencontre avec le réalisateur Joseph Cedar.



Joseph Cedar, réalisateur.

C'est l'éternelle histoire de la patrouille perdue, sauf qu'ici, l'histoire se passe au Liban. Postés dans la forteresse du XII^e siècle de Beaufort, quelques soldats israéliens tentent de survivre aux attaques quotidiennes, juste

avant le retrait total de mai 2000. Les pertes se succèdent, l'absurdité de la situation émerge, et la question se pose : quel Israël, demain ? Le leader du peloton, Liraz, partagé entre la peur et l'obéissance aux ordres, se débat dans des conflits intérieurs, tandis que ses hommes sont décimés. Tiré d'un livre à succès de Ron Leshem, le film de Joseph Cedar a connu un gros succès dans son pays. Signe des temps : le doute, qui est au cœur du film, gagne-t-il la société israélienne ?

TéléObs. – « Beaufort » est un film démoralisant, non ?

Joseph Cedar. – Non. Mais il pose des questions importantes. La guerre du Liban ne faisait pas l'unanimité, en Israël, en 1982, et la prise de Beaufort – qui avait été conquise des dizaines de fois depuis le XII^e siècle – a marqué un tournant. Il y avait une fêlure : la guerre paraissait absurde à certains. Elle l'était. L'opération « Paix en Galilée » a laissé des traces.

Le personnage principal, Liraz, est rongé par l'incertitude... – Oui. Mais le personnage principal du film, ce n'est pas lui. C'est la montagne de Beaufort.

Difficile de ne pas penser à la récente incursion de l'armée israélienne en territoire libanais... – En effet. Mais cette guerre a eu lieu pendant que

j'étais en train de monter le film, et j'ai assisté à cette nouvelle offensive avec incrédulité. Nous allions donc replonger dans les erreurs du passé ? Et nous avons replongé. **Avez-vous servi dans l'armée ?** – Oui. J'ai passé plusieurs mois au Liban à la fin des années 1980. J'ai eu des amis qui ont été tués, et j'ai réalisé que la guerre ne ressemble pas du tout à ce qu'on pense. Ainsi, quand notre convoi a été pris sous le feu de l'ennemi, c'est l'impatience qui m'a gagné. Le camion dans lequel j'étais s'est arrêté, et je trépiginais parce qu'on ne bougeait plus. C'était une réaction bizarre. Mais c'est ça, la guerre. Le tragique fait place à des sentiments inattendus, parfois étranges.

Avez-vous des films de guerre préférés ? – Oui, évidemment. J'adore « Les Sentiers de la gloire », de Kubrick, et j'avoue que je m'en suis servi pour me guider dans la scène de l'explosion finale.

Comment le film a-t-il été reçu en Israël ? – Très bien. La critique a été très positive, le « Jerusalem Post » a estimé que c'était « le meilleur film israélien de guerre », et le public a suivi massivement. Il y a eu une curieuse polémique : certains spectateurs nous reprochaient d'avoir employé des acteurs qui n'avaient pas combattu. C'est bizarre : Israël est le seul pays au monde où on puisse formuler pareille objection.

Quelle leçon tirer de « Beaufort » ? – Ah, bonne question ! La citadelle de Beaufort a connu des invasions successives depuis des siècles. Des milliers d'hommes y sont morts depuis l'époque des croisades et, aujourd'hui, l'endroit est démilitarisé, c'est un site touristique. C'est vraiment un symbole de l'inutilité de la guerre. La leçon, je crois, c'est qu'il est nécessaire, vital, de trouver un autre chemin que celui de la guerre. Celle-ci n'est pas une solution. C'est une impasse.

■ Propos recueillis par François Forestier